

LE THÉÂTRE DU XVII^e AU XXI^e

Molière, *Le Malade imaginaire* - Parcours : Spectacle et comédie

UNE COMÉDIE SPECTACULAIRE : LE SPECTACLE DE LA SOCIÉTÉ CONTEMPORAINE

Trois ans plus tard, dans l'« abrégé de l'abrégé de la vie de Molière » qu'il inséra dans ses *Nouvelles nouvelles*, Donneau de Visé fit le point sur la révolution comique apportée par *Les Précieuses ridicules*. Il prétendit que Molière avait découvert, grâce au triomphe de sa pièce auprès du beau monde, « que les gens de qualité ne voulaient rire qu'à leurs dépens, qu'ils voulaient que l'on fit voir leurs défauts en public, qu'ils étaient les plus dociles du monde, et que [...]], loin de se fâcher de ce que l'on publiait leurs sottises, ils s'en glorifiaient ». Il imagina même, pour faire comprendre l'innovation

de Molière, premier auteur à avoir mis « en représentation » les comportements et les valeurs de ses contemporains, que ces mêmes « gens de qualité » s'empressèrent ensuite d'apporter à Molière « des mémoires de tout ce qui se passait dans le monde et des portraits de leurs propres défauts et de ceux de leurs meilleurs amis ». Et il concluait sur ces mots : « Jamais homme n'a su si naturellement décrire ni représenter les actions humaines, et jamais homme n'a su si bien faire son profit des conseils d'autrui. »

Ainsi une pochade burlesque, commandée par le souci de profiter des derniers feux du vieux Jodelet, avait-elle fait découvrir une forme inédite de comique, issue de la parodie des usages mondains. Reçue par les contemporains comme une transposition « de tout ce qui se passait dans le monde » et une reproduction au naturel des « actions humaines », cette nouvelle manière de faire du théâtre fut vite mise au crédit d'un véritable artiste : était artiste en ce temps-là celui qui parvenait à créer l'illusion de concurrencer la nature.

Georges Forestier, *Molière*, Biographies Gallimard, 2018, p. 136-137.

Selon le spécialiste de Molière Georges Forestier, en quoi consiste la « révolution comique » apportée par Molière avec son premier succès, *Les Précieuses ridicules*?

I. La satire de la justice

EXTRAIT #1

ACTE I, SCÈNE 7 LE NOTAIRE, BÉLINE, ARGAN.

ARGAN.- Approchez, Monsieur de Bonnefoy, approchez. Prenez un siège, s'il vous plaît. Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme, et tout à fait de ses amis ; et je l'ai chargée de vous parler, pour un testament que je veux faire.

(...)

LE NOTAIRE.- Elle m'a, Monsieur, expliqué vos intentions, et le dessein où vous êtes pour elle ; et j'ai à vous dire là-dessus, que vous ne sauriez rien donner à votre femme par votre testament.

ARGAN.- Mais pourquoi ?

LE NOTAIRE.- La coutume y résiste. Si vous étiez en pays de droit écrit, cela se pourrait faire ; mais à Paris, et dans les pays coutumiers, au moins dans la plupart, c'est ce qui ne se peut, et la disposition serait nulle. Tout l'avantage qu'homme et femme conjoints par mariage se peuvent faire l'un à l'autre, c'est un don mutuel entre vifs ; encore faut-il qu'il n'y ait enfants, soit des deux conjoints, ou de l'un d'eux, lors du décès du premier mourant.

ARGAN.- Voilà une coutume bien impertinente, qu'un mari ne puisse rien laisser à une femme, dont il est aimé tendrement, et qui prend de lui tant de soin. J'aurais envie de consulter mon avocat, pour voir comment je pourrais faire.

LE NOTAIRE.- Ce n'est point à des avocats qu'il faut aller, car ils sont d'ordinaire sévères là-dessus, et s'imaginent que c'est un grand crime, que de disposer en fraude de la loi. Ce sont gens de

difficultés, et qui sont ignorants des détours de la conscience. Il y a d'autres personnes à consulter, qui sont bien plus accommodantes ; qui ont des expédients pour passer doucement par-dessus la loi, et rendre juste ce qui n'est pas permis ; qui savent aplaniir les difficultés d'une affaire, et trouver des moyens d'écluder la coutume, par quelque avantage indirect. Sans cela, où en serions-nous tous les jours ? Il faut de la facilité dans les choses, autrement nous ne ferions rien, et je ne donnerais pas un sou de notre métier.

ARGAN.- Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. Comment puis-je faire, s'il vous plaît, pour lui donner mon bien, et en frustrer mes enfants ?

LE NOTAIRE.- Comment vous pouvez faire ? Vous pouvez choisir doucement un ami intime de votre femme, auquel vous donnerez en bonne forme par votre testament tout ce que vous pouvez ; et cet ami ensuite lui rendra tout. Vous pouvez encore contracter un grand nombre d'obligations, non suspectes, au profit de divers créanciers, qui prêteront leur nom à votre femme, et entre les mains de laquelle ils mettront leur déclaration, que ce qu'ils en ont fait n'a été que pour lui faire plaisir. Vous pouvez aussi, pendant que vous êtes en vie, mettre entre ses mains de l'argent comptant, ou des billets que vous pourrez avoir, payables au porteur.

1/ À qui Argan souhaite-t-il que son patrimoine parvienne ? Quelles sont les raisons que donne d'abord le notaire pour lui dire que c'est impossible ?

2/ Quelle critique fait-il aux avocats ?

3/ Quelle solution trouve-t-il finalement ?

4/ Commentez ces répliques d'Argan : « Ma femme m'a dit, Monsieur, que vous étiez fort honnête homme »
« Ma femme m'avait bien dit, Monsieur, que vous étiez fort habile, et fort honnête homme. »

5/ M. de Bonnefoy : pourquoi Molière lui a-t-il donné ce nom ?

II. Le spectacle de l'amour « galant »

L'auteur de ce texte, Dominique Bouhours, paru deux ans avant Le Malade imaginaire, décrit une nouvelle manière d'être à la mode dans les salons de l'élite parisienne, la « galanterie ».

« Le caractère de ces esprits-là est de parler bien, de parler facilement et de donner un tour plaisant à tout ce qu'ils disent ; ils font dans les rencontres des reparties fort ingénieuses ; ils ont toujours quelque question subtile à proposer et quelque joli conte à faire pour animer la conversation ou pour la réveiller quand elle commence à languir. Pour peu qu'on les excite, ils disent mille choses surprenantes ; ils savent surtout l'art de badiner avec esprit et de railler finement dans les conversations enjouées ; mais ils ne laissent pas de se bien tirer des conversations sérieuses ; ils raisonnent juste sur toutes les matières qui se proposent et parlent toujours de bon sens. »

Dominique Bouhours, « Le Bel Esprit », *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, 1671.

1/ Expliquez les qualités de conversation de ceux qui, selon Bouhours, possèdent le « bel esprit ».

EXTRAIT #2

ACTE I, SCÈNE 4 ANGÉLIQUE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE, *la regardant d'un œil languissant, lui dit confidemment*.- Toinette.
TOINETTE.- Quoi ?
ANGÉLIQUE.- Regarde-moi un peu.
TOINETTE.- Hé bien je vous regarde.
ANGÉLIQUE.- Toinette.
TOINETTE.- Hé bien, quoi, "Toinette" ?
ANGÉLIQUE.- Ne devines-tu point de quoi je veux parler ?
TOINETTE.- Je m'en doute assez, de notre jeune amant ; car c'est sur lui depuis six jours que roulent tous nos entretiens ; et vous n'êtes point bien si vous n'en parlez à toute heure.
ANGÉLIQUE.- Puisque tu connais cela, que n'es-tu donc la première à m'en entretenir, et que ne m'épargnes-tu la peine de te jeter sur ce discours ?
TOINETTE.- Vous ne m'en donnez pas le temps, et vous avez des soins là-dessus, qu'il est difficile de prévenir.
ANGÉLIQUE.- Je t'avoue, que je ne saurais me lasser de te parler de lui, et que mon cœur profite avec chaleur de tous les moments de s'ouvrir à toi. Mais dis-moi, condamnes-tu, Toinette, les sentiments que j'ai pour lui ?
TOINETTE.- Je n'ai garde.
ANGÉLIQUE.- Ai-je tort de m'abandonner à ces douces impressions ?
TOINETTE.- Je ne dis pas cela.
ANGÉLIQUE.- Et voudrais-tu que je fusse insensible aux tendres protestations de cette passion ardente qu'il témoigne pour moi ?
TOINETTE.- À Dieu ne plaise.
ANGÉLIQUE.- Dis-moi un peu, ne trouves-tu pas comme moi, quelque chose du Ciel, quelque effet du destin, dans l'aventure inopinée de notre connaissance ?
TOINETTE.- Oui.
ANGÉLIQUE.- Ne trouves-tu pas que cette action d'embrasser ma défense sans me connaître, est tout à fait d'un honnête homme ?

TOINETTE.- Oui.
ANGÉLIQUE.- Que l'on ne peut pas en user plus généreusement ?
TOINETTE.- D'accord.
ANGÉLIQUE.- Et qu'il fit tout cela de la meilleure grâce du monde ?
TOINETTE.- Oh, oui.
ANGÉLIQUE.- Ne trouves tu pas, Toinette, qu'il est bien fait de sa personne ?
TOINETTE.- Assurément.
ANGÉLIQUE.- Qu'il a l'air le meilleur du monde ?
TOINETTE.- Sans doute.
ANGÉLIQUE.- Que ses discours, comme ses actions, ont quelque chose de noble.
TOINETTE.- Cela est sûr.
ANGÉLIQUE.- Qu'on ne peut rien entendre de plus passionné que tout ce qu'il me dit ?
TOINETTE.- Il est vrai.
ANGÉLIQUE.- Et qu'il n'est rien de plus fâcheux, que la contrainte où l'on me tient, qui bouche tout commerce aux doux empressements de cette mutuelle ardeur que le Ciel nous inspire ?
TOINETTE.- Vous avez raison.
ANGÉLIQUE.- Mais, ma pauvre Toinette, crois-tu qu'il m'aime autant qu'il me le dit ?
TOINETTE.- Eh, eh, ces choses-là parfois sont un peu sujettes à caution. Les grimaces d'amour ressemblent fort à la vérité ; et j'ai vu de grands comédiens là-dessus.
ANGÉLIQUE.- Ah ! Toinette, que dis-tu là ? Hélas ! de la façon qu'il parle, serait-il bien possible qu'il ne me dît pas vrai ?
TOINETTE.- En tout cas vous en serez bientôt éclaircie ; et la résolution où il vous écrivit hier, qu'il était de vous faire demander en mariage, est une prompte voie à vous faire connaître s'il vous dit vrai, ou non : c'en sera là la bonne preuve.
ANGÉLIQUE.- Ah ! Toinette, si celui-là me trompe, je ne croirai de ma vie aucun homme.

2/ Expliquez, en vous appuyant sur des citations, ce qui dans cette scène fait rire ou sourire le spectateur ?

.....

.....

.....

.....

.....

3/ Peut-on considérer que cette scène est une « parodie des usages mondains » (Georges Forestier) ? De quels « usages mondains » s'agit-il ?

EXTRAIT #3

ACTE II, SCÈNE 5

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

CLÉANTE.- (...) La violence de sa passion le fait résoudre à demander en mariage l'adorable beauté, sans laquelle il ne peut plus vivre, et il en obtient d'elle la permission, par un billet qu'il a l'adresse de lui faire tenir. Mais dans le même temps on l'avertit que le père de cette belle a conclu son mariage avec un autre, et que tout se dispose pour en célébrer la cérémonie. Jugez quelle atteinte cruelle au cœur de ce triste berger. Le voilà accablé d'une mortelle douleur. Il ne peut souffrir l'effroyable idée de voir tout ce qu'il aime entre les bras d'un autre, et son amour au désespoir lui fait trouver un moyen de s'introduire dans la maison de sa bergère pour apprendre ses sentiments, et savoir d'elle la destinée à laquelle il doit se résoudre. Il y rencontre les apprêts de tout ce qu'il craint ; il y voit venir l'indigne rival, que le caprice d'un père oppose aux tendresses de son

amour. Il le voit triomphant, ce rival ridicule auprès de l'aimable bergère, ainsi qu'auprès d'une conquête qui lui est assurée, et cette vue le remplit d'une colère, dont il a peine à se rendre le maître. Il jette de douloureux regards sur celle qu'il adore, et son respect, et la présence de son père, l'empêchent de lui rien dire que des yeux. Mais enfin, il force toute contrainte, et le transport de son amour l'oblige à lui parler ainsi (*// chante*) :

Belle Philis, c'est trop, c'est trop souffrir,
Rompons ce dur silence, et m'ouvrez vos pensées,
Apprenez-moi ma destinée,
Faut-il vivre ? Faut-il mourir ?

ANGÉLIQUE, répond en chantant.

Vous me voyez, Tircis, triste et mélancolique,
Aux apprêts de l'hymen dont vous vous alarmez,
Je lève au ciel les yeux, je vous regarde, je soupire,
C'est vous en dire assez.

4/ Expliquez la situation de cette scène, connu sous le nom de « petit opéra impromptu » ?

.....

.....

.....

.....

.....

5/ Pourquoi peut-on dire que Cléante apparaît ici comme un homme « galant », selon la mode de l'époque ?

.....

.....

.....

.....

.....

EXTRAIT #4

ACTE II, SCÈNE 6

BÉLINE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

ANGÉLIQUE.- De grâce, ne précipitez pas les choses. Donnez-nous au moins le temps de nous connaître, et de voir naître en nous l'un pour l'autre, cette inclination si nécessaire à composer une union parfaite.

THOMAS DIAFOIRUS.- Quant à moi, Mademoiselle, elle est déjà toute née en moi, et je n'ai pas besoin d'attendre davantage.

ANGÉLIQUE.- Si vous êtes si prompt, Monsieur, il n'en est pas de même de moi, et je vous avoue que votre mérite n'a pas encore fait assez d'impression dans mon âme.

ARGAN.- Ho bien, bien, cela aura tout le loisir de se faire, quand vous serez mariés ensemble.

ANGÉLIQUE.- Eh mon père, donnez-moi du temps, je vous prie. Le mariage est une chaîne, où l'on ne doit jamais soumettre un cœur par force ; et si Monsieur est honnête homme, il ne doit point vouloir accepter une personne, qui serait à lui par contrainte.

THOMAS DIAFOIRUS.- *Nego consequentiam*, Mademoiselle ; et je puis être honnête homme, et vouloir bien vous accepter des mains de Monsieur votre père.

ANGÉLIQUE.- C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS.- Nous lisons, des anciens, Mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force de la maison des pères les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement, qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE.- Les anciens, Monsieur, sont les anciens, et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle, et quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience ; si vous m'aimez, Monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

THOMAS DIAFOIRUS.- Oui, Mademoiselle, jusqu'aux intérêts de mon amour exclusivement.

ANGÉLIQUE.- Mais la grande marque d'amour, c'est d'être soumis aux volontés de celle qu'on aime.

THOMAS DIAFOIRUS.- *Distinguo*, Mademoiselle ; dans ce qui ne regarde point sa possession, *concedo* ; mais dans ce qui la regarde, *nego*.

TOINETTE.- Vous avez beau raisonner. Monsieur est frais émoulu du collège, et il vous donnera toujours votre reste. Pourquoi tant résister, et refuser la gloire d'être attachée au corps de la faculté ?

6/ Montrez que Thomas Diafoirus méconnaît totalement les « usages mondains ». Appuyez-vous sur les idées qu'il défend, ainsi que sur sa manière de s'exprimer.

7/ Montrez qu'Angélique, au contraire, est une jeune femme galante, tout à fait dans la mode de son temps. Appuyez-vous sur les idées qu'elle défend, ainsi que sur sa manière de s'exprimer.

III. La satire de la médecine et des médecins

EXTRAIT #5

ACTE II, SCÈNE 5

MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

MONSIEUR DIAFOIRUS. Enfin, à force de battre le fer, il en est venu glorieusement à avoir ses licences ; et je puis dire sans vanité, que depuis deux ans qu'il est sur les bancs, il n'y a point de candidat qui ait fait plus de bruit que lui dans toutes les disputes de notre École. Il s'y est rendu redoutable, et il ne s'y passe point d'acte où il n'aille argumenter à outrance pour la proposition contraire. Il est ferme dans la dispute, fort comme un Turc sur ses principes ; ne démord jamais de son opinion, et poursuit un raisonnement jusque dans les derniers recoins de la logique. Mais sur toute chose, ce qui me plaît en lui, et en quoi il suit mon exemple, c'est qu'il s'attache aveuglément aux opinions de nos anciens, et que jamais il n'a voulu comprendre, ni écouter les raisons, et les expériences des prétendues découvertes de notre siècle, touchant la circulation du sang, et autres opinions de même farine.

THOMAS DIAFOIRUS. *// tire une grande thèse roulée de sa poche, qu'il présente à Angélique.*- J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse, qu'avec la permission de Monsieur, j'ose présenter à Mademoiselle, comme un hommage que je lui dois des prémisses de mon esprit.

ANGÉLIQUE.- Monsieur, c'est pour moi un meuble inutile, et je ne me connais pas à ces choses-là.

TOINETTE.- Donnez, donnez, elle est toujours bonne à prendre pour l'image, cela servira à parer notre chambre.

THOMAS DIAFOIRUS.- Avec la permission aussi de Monsieur, je vous invite à venir voir l'un de ces jours pour vous divertir la dissection d'une femme, sur quoi je dois raisonner.

TOINETTE.- Le divertissement sera agréable. Il y en a qui donnent la comédie à leurs maîtresses, mais donner une dissection, est quelque chose de plus galant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Au reste, pour ce qui est des qualités requises, pour le mariage et la propagation, je vous assure que selon les règles de nos docteurs, il est tel qu'on le peut souhaiter. Qu'il possède en un degré louable la vertu prolifique, et qu'il est du tempérament qu'il faut pour engendrer, et procréer des enfants bien conditionnés.

ARGAN.- N'est-ce pas votre intention, Monsieur, de le pousser à la cour, et d'y ménager pour lui une charge de médecin ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- À vous en parler franchement, notre métier auprès des grands ne m'a jamais paru agréable, et j'ai toujours trouvé, qu'il valait mieux, pour nous autres, demeurer au public. Le public est commode. Vous n'avez à répondre de vos actions à personne, et pourvu que l'on suive le courant des règles de l'art, on ne se met point en peine de tout ce qui peut arriver. Mais ce qu'il y a de fâcheux auprès des grands, c'est que quand ils viennent à être malades, ils veulent absolument que leurs médecins les guérissent.

TOINETTE.- Cela est plaisant, et ils sont bien impertinents de vouloir que vous autres Messieurs vous les guérissiez ; vous n'êtes point auprès d'eux pour cela ; vous n'y êtes que pour recevoir vos pensions, et leur ordonner des remèdes ; c'est à eux à guérir s'ils peuvent.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Cela est vrai. On n'est obligé qu'à traiter les gens dans les formes.

1/ Dans la première réplique, quelle image Monsieur Diafoirus donne-t-il de son fils ?

2/ « J'ai contre les circulateurs soutenu une thèse » : cherchez sur Internet de quel débat scientifique de l'époque on fait référence ici ? Dans quel camp Thomas Diafoirus se place-t-il ici ?

3/ Quelle est le rôle de Toinette dans cette scène ?

.....
.....
.....

4/ Pourquoi, dans la fin de l'extrait, ce sont véritablement les médecins du public du théâtre de 1673 qui sont ridiculisés, et non pas seulement les médecins en général ?

.....
.....
.....
.....
.....

EXTRAIT #6

ACTE II, SCÈNE 6

BÉLINE, MONSIEUR DIAFOIRUS, THOMAS DIAFOIRUS, ARGAN, ANGÉLIQUE, CLÉANTE, TOINETTE.

THOMAS DIAFOIRUS.- *Dico*, que le pouls de Monsieur, est le pouls d'un homme qui ne se porte point bien.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Bon.

THOMAS DIAFOIRUS.- Qu'il est duriuscule, pour ne pas dire dur.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Fort bien.

THOMAS DIAFOIRUS.- Repoussant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- *Bene*.

THOMAS DIAFOIRUS.- Et même un peu caprisant.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- *Optime*.

THOMAS DIAFOIRUS.- Ce qui marque une intempérie dans le parenchyme splénique, c'est-à-dire la rate.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Fort bien.

ARGAN.- Non, Monsieur Purgon dit que c'est mon foie, qui est malade.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Eh oui, qui dit parenchyme, dit l'un et l'autre, à cause de l'étroite sympathie qu'ils ont ensemble, par le moyen du vas breve du pylore, et souvent des méats cholidoques. Il vous ordonne sans doute de manger force rôti ?

ARGAN.- Non, rien que du bouilli.

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Eh oui, rôti, bouilli, même chose. Il vous ordonne fort prudemment, et vous ne pouvez être en de meilleures mains.

ARGAN.- Monsieur, combien est-ce qu'il faut mettre de grains de sel dans un œuf ?

MONSIEUR DIAFOIRUS.- Six, huit, dix, par les nombres pairs, comme dans les médicaments, par les nombres impairs.

ARGAN.- Jusqu'au revoir, Monsieur.

5/ Quels défauts des médecins sont ici parodiés ?

.....

.....

.....

.....

.....

.....

EXTRAIT #7

ACTE III, SCÈNE 5 ARGAN, BÉRALDE.

BÉRALDE.- (...) toute l'excellence de leur art consiste en un pompeux galimatias, en un spécieux babil, qui vous donne des mots pour des raisons, et des promesses pour des effets.

ARGAN.- Mais enfin, mon frère, il y a des gens aussi sages et aussi habiles que vous ; et nous voyons que dans la maladie tout le monde a recours aux médecins.

BÉRALDE.- C'est une marque de la faiblesse humaine, et non pas de la vérité de leur art.

ARGAN.- Mais il faut bien que les médecins croient leur art véritable, puisqu'ils s'en servent pour eux-mêmes.

BÉRALDE.- C'est qu'il y en a parmi eux, qui sont eux-mêmes dans l'erreur populaire, dont ils profitent, et d'autres qui en profitent sans y être. Votre Monsieur Purgon, par exemple, n'y sait point de finesse ; c'est un homme tout médecin, depuis la tête jusqu'aux pieds. Un homme qui croit à ses règles, plus qu'à toutes les démonstrations des mathématiques, et qui croirait du crime à les vouloir examiner ; qui ne voit rien d'obscur dans la médecine, rien de douteux, rien de difficile ; et qui

avec une impétuosité de prévention, une raideur de confiance, une brutalité de sens commun et de raison, donne au travers des purgations et des saignées, et ne balance aucune chose. Il ne lui faut point vouloir mal de tout ce qu'il pourra vous faire, c'est de la meilleure foi du monde, qu'il vous expédiera, et il ne fera, en vous tuant, que ce qu'il a fait à sa femme et à ses enfants, et ce qu'en un besoin il ferait à lui-même.

ARGAN.- C'est que vous avez, mon frère, une dent de lait contre lui. Mais enfin, venons au fait. Que faire donc, quand on est malade ?

BÉRALDE.- Rien, mon frère.

ARGAN.- Rien ?

BÉRALDE.- Rien. Il ne faut que demeurer en repos. La nature d'elle-même, quand nous la laissons faire, se tire doucement du désordre où elle est tombée. C'est notre inquiétude, c'est notre impatience qui gâte tout, et presque tous les hommes meurent de leurs remèdes, et non pas de leurs maladies.

6/ Cette scène, très longue, propose un débat sur la médecine, qui est le reflet d'un débat d'actualité dans la société du XVII^e s. : présentez, en vous appuyant sur cet extrait, les deux grandes thèses qui s'opposent.

.....

.....

.....

.....

.....

7/ Pourquoi peut-on dire qu'ainsi incarnée par Argan, une de deux thèses est ici ridiculisée ?

.....

.....

.....

.....

.....